

Michel DELON

HEROS DE L'ESPRIT.
LE BUFFON DE LEBRUN-PINDARE

En 1771, le poète Ponce Denis Ecouchard Lebrun, dit Lebrun-Pindare consacre une ode à Buffon, Georges Louis Leclerc, intendant du Jardin du Roi, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française et bientôt comte de Buffon. Le savant a été malade, sa succession à la tête du Jardin du Roi s'est posée. Un successeur lui a été désigné, alors que la survivance avait été promise à son fils. La communauté intellectuelle applaudit au rétablissement de celui qu'on nomme l'Historien de la nature et le pouvoir apprécie l'obéissance de ce serviteur du Roi qui se soumet à la décision prise de lui donner un successeur autre que son fils. Le poème s'inscrit donc dans une double contextualisation.

Le contexte général est celui d'un transfert de sacralité du religieux vers l'humain et de l'héroïsme militaire ou dynastique à un héroïsme civil. Une nouvelle catégorie s'impose, celle de grand homme, bien distinct de l'homme illustre. Elle s'accompagne d'un rituel de la mémoire, chargée de célébrer ce grand homme. Un lieu doit servir de temple de la reconnaissance publique. L'émergence de la catégorie est signalée par une lettre de Voltaire de 1735 qui, préparant *Le Siècle de Louis XIV*, insiste sur le rôle des savants, des artistes et des écrivains, de préférence à celui des guerriers. L'histoire du roi, guerrier et monarque absolu, laisse place à une histoire de la nation laborieuse et créatrice, autour de son roi, en attendant que l'histoire devienne celle des mœurs et de la civilisation. « Il ne revient rien au genre humain de cent batailles données, mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont pas encore nés. Une écluse du canal qui joint le deux mers, un tableau de Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagnes [...] Chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que des héros. » L'abbé de Saint-Pierre compose un *Discours sur les différences du grand homme et de l'homme illustre*, publié en 1739 en tête d'une édition de Plutarque. L'homme illustre se caractérise par le succès, le grand homme par l'utilité historique. Le premier s'impose dans les faits, c'est le maître du présent, le second s'impose dans le droit, c'est un garant de l'avenir.

Un projet avait déjà été établi pour rendre l'Académie des bons écrivains plus utile à l'Etat, en substituant aux discours formels l'éloge des hommes célèbres. C'est ce qui se réalise durant les décennies suivantes. Le 25 août, chaque année, pour la Saint-Louis, une messe était dite dans la chapelle du Louvre, suivie par un concours d'éloquence et de poésie à l'Académie. L'objet de ces discours en vers et en prose était un panégyrique de saint Louis et du Roi. En 1758, Duclos étant secrétaire de l'Académie française, le prix d'éloquence est désormais consacré à « l'éloge des hommes célèbres de la nation ». De 1759 à 1765, ce prix est régulièrement remporté par Antoine Léonard Thomas qui fait la théorie du genre dans un *Essai sur les éloges* (1773).

La célébration se concrétise parallèlement dans la statuaire et dans les projets de galeries des grands hommes. Des initiatives privées accompagnent ou concurrencent la politique d'Etat. Dès le début du XVIIIe siècle, Titon du Tillet avait élaboré un Parnasse français, monument des gloires nationales ; le monument montrait le roi entouré des grands hommes qui avaient illustré son règne. Trois quarts de siècle plus tard, l'avènement de Louis XVI relance le projet officiel d'une série de portraits et de sculptures, destinée à la grande galerie du Louvre. Des initiatives particulières se manifestent dans le même sens. En 1770, au cours d'un dîner chez Mme Necker est lancée une souscription pour une statue de Voltaire. La commande est passée à Jean-Baptiste Pigalle qui décide de montrer le philosophe Voltaire, tel qu'avait été représenté Sénèque, nu à la

mode antique. Le reste restait ouvert de savoir si la dignité du vieil homme était accrue ou compromise par cette nudité.

Le rituel de célébration est systématisé par la Révolution qui entérine la fin de la monarchie, la séparation de l'Église et de l'État et fonde la nouvelle république sur la mémoire d'une tradition de grands hommes. En avril 1791, l'Église Sainte-Geneviève est transformée en panthéon, destiné à « recevoir les cendres des grands hommes ». Quatremère de Quincy est chargé de surveiller l'aménagement du bâtiment construit par Soufflot en un temple de la mémoire qui doit servir aussi de théâtre pour les cérémonies civiques et de matrice pour une nouvelle esthétique. Cette évolution n'est pas spécifiquement française, elle est liée à une déchristianisation sans doute plus marquée dans notre pays. Mais le mouvement est européen. En Italie, le Panthéon romain est passé de la célébration de dieux païens à celle des martyrs chrétiens, puis des martyrs chrétiens aux grands artistes et finalement aux grands hommes de la patrie. L'enterrement de Raphaël a été un moment décisif de cette évolution. Le cadre religieux devient national avec la réorganisation du lieu sous la responsabilité de Canova au début du XIXe siècle. Le double mouvement de sécularisation et d'émergence du patriotisme est commun à l'ensemble du continent. En Angleterre, l'abbaye de Westminster et la cathédrale Saint-Paul de Londres deviennent des lieux de mémoire nationale. En 1727, les restes de Newton sont portés solennellement à Westminster, à une place d'honneur, souvent refusée à de grands seigneurs. Thomson publie un poème à sa mémoire et Voltaire, dans les *Lettres anglaises* devenues *Lettres philosophiques*, donne à ses concitoyens l'exemple d'une nation qui sait ainsi honorer ses grands savants. Toute cette histoire a été retracée par Jean-Claude Bonnet pour la France¹, tandis qu'un recueil, dirigé par Richard Wrigley et Matthew Craske², montre la dissémination et la fécondité universelle de l'idée de Panthéon.

Cette contextualisation générale sur la moyenne durée se croise avec le court terme des événements de 1771. L'intendant du Jardin du Roi, auteur d'une monumentale *Histoire naturelle* en cours de publication, a perdu sa femme, avant de tomber malade lui-même. On annonce sa mort. On s'agit pour lui trouver un successeur. Il guérit et se soumet au choix fait durant son absence. Ses terres sont érigées en comté. Le roi commande sa statue à Augustin Pajou. L'artiste a hésité entre une représentation moderne et une représentation antique, entre la mise en scène d'un savant contemporain et celle d'un prophète de la nature, en dehors du temps, dont le livre vaut comme une nouvelle table de la loi. Quelques années plus tard, Catherine II, qui ne veut être en reste, commande à son tour une statue du savant à Jean-Antoine Houdon. Elle avait salué Buffon dans ses lettres comme le successeur de Newton. Houdon a essayé lui aussi les deux présentations du savant en costume de son temps ou bien en drapé à l'antique, tel qu'il a vécu et travaillé ou tel que la postérité l'immortalise.

Les premiers lecteurs de Lebrun prennent donc connaissance du poème, dans cette actualité politique et artistique. L'ode se compose de vingt-neuf sizains, composés de cinq alexandrins et un hexasyllabe, sur un système de deux rimes plates, suivies de quatre rimes embrassées : AABCCB. L'hexasyllabe est le cinquième vers de la strophe. Le poème est construit en trois mouvements : 1/ la célébration de l'interprète de la nature, 2/ la double crise qui met Buffon entre la critique et la gloire, entre la vie et la mort, 3/ l'apparition du Je du poète qui dépasse l'anecdote pour mieux chanter le grand homme. Si le grand homme des Lumières se définit par contraste avec les martyrs chrétiens et les héros militaires, le poème pratique donc une sacralisation du savant, conçu comme le rival sinon de Dieu, du moins des dieux de l'Olympe, puis une promotion du travail scientifique et de la création intellectuelle comme une guerre contre l'Envie, mais aussi contre le temps qui compte les années à tout homme, fût-il Buffon, Lebrun imagine l'épouse de Buffon intercédant en faveur de son mari pour qu'il ait le temps

¹ J.-C. Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998.

² *Pantheons : Transformations of a Monumental Idea*, edited by Richard Wrigley et Matthew Craske, Burlington, Ashgate, 2004.

d'achever son œuvre. Le poète se présente finalement comme le prêtre de ce culte dû au grand homme, encore vivant mais déjà reconnu à l'égal de ses illustres devanciers.

1. Cet astre, roi du jour au brûlant diadème,
Lance d'aveugles feux, et s'ignore lui-même,
Esclave étincelant sur le trône des airs ;
Mais l'astre du génie, intelligente flamme,
Rayon sacré de l'âme,
A sa libre pensée asservit l'univers.
2. O génie ! à la voix l'univers semble éclore !
Ce qu'il est, ce qu'il fut, ce qu'il doit être encore,
Malgré les temps jaloux se révèle à tes yeux :
Ton œil vit s'élancer la comète brûlante
Qui de la sphère ardente
A détaché ce globe, autrefois radieux.
3. Tel qu'on nous peint Délos, au sein des eaux flottante,
Tu le vois dans sa course invisible et constante,
Sur son axe rouler dans l'océan des airs.
Aux angles des vallons tu vois encore écrite
La trace d'Amphitrite ;
Et les monts attester qu'ils sont enfants des mers³.

Le Buffon qui est célébré ici est l'auteur de *l'Histoire et Théorie de la terre* (1749), le futur auteur des *Epoques de la nature* (1778), et non pas le peintre des animaux auquel le XIXe siècle a préféré le limiter pour en faire un auteur scolaire, l'équivalent scientifique de La Fontaine⁴, depuis les anthologies pour la jeunesse jusqu'aux albums illustrés par Benjamin Rabier. Il ne s'agit pas seulement de ce qu'on a envie de nommer une comédie humaine des animaux, mais bien de l'enjeu cosmique des origines et des fins de l'univers, c'est-à-dire de l'objet des conflits avec la Sorbonne et les autorités religieuses. *Fiat lux* : Newton ou Buffon, le grand savant, fait passer du monde clos à l'univers infini, de la Méditerranée antique au cosmos moderne. Il émet une hypothèse sur l'histoire de la terre, détachée du soleil et progressivement refroidie pour devenir le globe actuel, promis à finir par les glaces. La géologie vient confirmer que les eaux ont commencé par recouvrir la terre. « Il paraît aussi que les eaux de la mer ont séjourné quelque temps sur cette terre, puisqu'on trouve en plusieurs endroits des bancs de coquilles si prodigieux et si étendus, qu'il n'est pas possible qu'une aussi grande multitude d'animaux ait été tout à la fois vivante en même temps : cela prouve aussi que quoique les matières qui composent la surface de la Terre fussent alors dans un état de mollesse qui les rendait susceptibles d'être aisément divisées, remuées et transportées par les eaux, ces mouvements ne se sont pas faits tout à coup -, mais successivement et par degrés, et comme on trouve quelquefois des productions de la mer à mille ou douze cents pieds de profondeur, il paraît que cette épaisseur de terre ou de pierre étant si considérable, il a fallu des années pour la produire.⁵ » Et Buffon de continuer en se débarrassant de l'explication par le déluge. Le savant argumente et annonce ses futures *Epoques de la nature*, le poète peut résumer ses développements en une image : les monts sont enfants des mers. La Nature est un Livre que le savant déchiffre et que le poète illustre.

³ Le poème est repris dans les *Odes* de Lebrun, livre second, Ode V. Voir *Œuvres choisies* de Le Brun, Paris, Baudouin frères, 1821, t. I, p. 65-71.

⁴ Sur cette réception de Buffon, je me permets de renvoyer à la préface du volume de la Pléiade, Buffon, *Œuvres*, éd. Stéphane Schmitt, Gallimard, 2007, p. ix-xxxvii.

⁵ Buffon, *Œuvres*, p. 75-76.

4. Sans aller désormais, par un larcin funeste,
Dans l'Olympe jaloux ravir le feu céleste,
Et, nouveau Prométhée, irriter un vautour,
Tu sais lancer, au loin, du sein brûlant d'un verre,
Ces flèches de lumière,
Que de son carquois d'or verse le dieu du jour.
5. Tu fais plus : Jupiter, assemblant les nuages,
Devant son char tonnante roule en vain les orages ;
A d'impuissants éclats tu réduits son courroux :
Ce dieu, jusqu'en ses mains, voit sa foudre égarée,
Par le fer attirée,
N'obéir qu'au mortel qui dirige ses coups.

« Ton œil vit s'élancer » (str. 2). « Tu le vois dans sa course invisible et constante » (str. 3). Le savant voit le passé et l'avenir. Il voit l'invisible. Il se révèle à la fois observateur scrupuleux et visionnaire inspiré, dans toute la polysémie du verbe *voir*. Il expérimente, à l'aide des différents verres qui diffractent ou concentrent les rayons solaires et du paratonnerre qui maîtrise la foudre (str. 4 et 5) puis énonce en voyant le loi de l'univers. La science classique s'était interrogée sur la réalité du miroir d'Archimède, capable de brûler à distance les vaisseaux ennemis. Descartes avait douté de sa possibilité. Buffon a construit un tel miroir au Jardin du Roi, salué par Charles Bonnet qui oppose l'auteur de l'*Histoire naturelle* à celui du *Discours de la méthode* et de la *Dioptrique* : « Un célèbre moderne qui voulut enseigner à son siècle à douter, et qui souvent ne douta pas assez lui-même, avait traité de fabuleux les miroirs avec lesquels divers historiens assurent qu'Archimède brûla la flotte des Romains. Mais un autre moderne, doué de tout le génie du père de la *Dioptrique*, a vengé la gloire d'Archimède en la partageant. Comme lui, il est parvenu à brûler à de grandes distances, à l'aide d'un miroir, différentes matières combustibles.⁶ » Or cette même image du miroir concentrique sert à l'époque pour dire la puissance du génie qui résume l'univers en une formule, qui, à l'exemple de Newton, synthétise l'ensemble des phénomènes physiques en une seule loi, celle de la gravitation⁷. Franklin succède à Archimède, transformant la marque de la colère de dieu en un phénomène physique. Le paratonnerre désamorce la foudre terrifiante, chargée autrefois de punir les impies. L'être humain n'a plus à se révolter contre Jupiter, il s'assure une tranquille maîtrise du monde par la science et la technique. Prométhée, héros de la transgression, laisse place à un artiste créateur, à un savant inventeur⁸.

6. La nuit dérobe en vain l'Olympe dans ses voiles,
Ton sublime regard y poursuit les étoiles ;
Tu vois dans l'avenir s'éclipser leurs flambeaux :
Et, d'un œil de cristal armant la faible vue,
Ton audace imprévue
Dans les cieux étonnés surprend des cieux nouveaux.
7. Là, dans l'immensité l'éther roule ses ondes ;
Des milliers de soleils, des millions de mondes :
Deux forces balançant tous ces globes divers,
Les éléments rivaux, l'équilibre et la vie,
Composent l'harmonie,

⁶ Bonnet, *Contemplation de la nature*, Hambourg, 1782, t. I, p. 259.

⁷ Sur cette image, voir M. Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, PUF, 1988, p. 506-509.

⁸ On replace historiquement cette mutation à l'aide des synthèses de Raymond Trousson, *Le Thème de Prométhée dans la littérature européenne*, Droz, Genève, 1964, 2^e éd. 1976, et de Jacqueline Duchemin, *Prométhée. Histoire du mythe, des origines orientales à ses incarnations modernes*, Paris, Les Belles Lettres, 1974, rééd. 2000. Le Prométhée peint par Jacques Réattu, au musée d'Arles, inscrit la figure mythique dans une maîtrise de l'espace cosmique : voir Jacques Réattu *sous le signe de la Révolution*, Musée de la Révolution française/Actes Sud, 2000.

L'édifice mouvant de ce vaste univers.

8. Eh ! quel autre eût tracé de ces orbes immenses
La figure, le cours, les erreurs, les distances ?
Quel autre osa peser ces corps impérieux ?
Ce n'est plus Jupiter ; c'est toi, divin génie,
 Qui, sous l'œil d'Uranie,
Tiens d'un bras immortel la balance des cieus.

9. Au sein de l'infini ton âme s'est lancée ;
Tu peuplas ses déserts de ta vaste pensée.
La nature avec toi fit sept pas éclatants ;
Et, de son règne immense embrasant tout l'espace,
 Ton immortelle audace
A posé sept flambeaux sur la route des temps.

Le télescope s'inscrit dans la série des instruments scientifiques qui font de la vue une vision et d'un monde limité un univers infini. Le mouvement suit une pensée qui découvre la réalité au-delà de la perception sensorielle, dans une ouverture quantitative et qualitative : « Des milliers de soleils, des millions de mondes ». L'adjectif *nouveaux* élargit à la fois l'espace et le temps. Lebrun dit ici ce que dira bientôt André Chénier dans *L'Invention* :

Torricelli, Newton, Kepler et Galilée,
Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
[...]
Aux regards de Buffon, sans voiles, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys⁹ ;
[...]
Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,
Allant chercher ces feux qui fuyait notre vue,
Aux changements prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés ;
Aux lois de Cassini les comètes fidèles
[...]
Quel amas de tableaux, de sublimes images
Naît de ces grands objets réservés à nos âges !

Autant de « pensers nouveaux » auxquels le poète doit consacrer des « vers antiques ». Un monde plus large et plus profond promet à l'humanité une vie plus libre et à la poésie une inspiration renouvelée. La nature se dévoile dans son histoire et dans ses dimensions insoupçonnées. Se rejoignent les deux attitudes prométhéenne et orphique, selon les catégories de Pierre Hadot¹⁰ : curiosité qui force les secrets du monde et vision qui saisit le sens ultime de la nature. Le siècle des Lumières dépossède la nuit de ses voiles, mais rêve à l'ordre idéal de l'univers. L'ambition universelle s'exprime dans les termes négatifs des strophes 7 à 9 : *immensité, orbes immenses, bras immortel, infini, règne immense, immortelle audace*. Maître du compas et de la balance, le génie sait énoncer les lois générales du mouvement, les principes de l'action et de la réaction. Il embrasse le cosmos et l'histoire. Les sept pas, les sept flambeaux sont les époques de la nature par lesquels Buffon se libère d'une lecture trop littérale des sept jours de la Genèse.

⁹ L'alexandrin est ici l'équivalent des monts qui, chez Lebrun, attestent « qu'ils sont enfants des mers » (str. 3).

¹⁰ Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.

10. Tel éclatait Buffon ! son âme ardente et pure
Dans ses brillants essors planait sur la nature ;
Il franchit l'univers à ses yeux dévoilé.
Aigle, qui t'élançais aux voûtes éternelles.
 Tu sens languir tes ailes !
Et l'Erèbe t'envie à l'empire étoilé.

La topologie est celle, bien connue, du surplomb génial, du survol sublime¹¹. Les *Odes* de Lebrun s'ouvrent sur le poème « L'Enthousiasme », qui associe l'image de l'aigle et la référence aux savants modernes, animés par le « divin génie » :

Il t'embrasait, ô Galilée !
Quand la terre entendit ta voix,
Et que, loin du centre exilée¹²,
Elle parut suivre tes lois.
Newton, roi des sphères célestes,
Tu le respirez, tu l'attestes
Dans tes calculs audacieux.
Franklin maîtrise le tonnerre,
Et Montgolfier, fuyant la terre,
Se précipite dans les cieux¹³.

Ces représentants du savoir scientifique et technique sont tous les quatre liés à l'envol, à la maîtrise du ciel et de l'univers. Galilée et Newton énoncent des lois, Franklin et Montgolfier mettent au point des instruments et des machines. Les uns et les autres se situent par-delà l'anecdote et le mesquin, ils dépassent les limites de l'humain et l'individuel. Le verbe *planer* exprime la capacité d'embrasser la totalité en écartant le détail, de saisir le sens sans se perdre dans la particularité. La vue panoramique devient lecture, compréhension, intelligence générale, l'observation se change en signification. On songe à une image frappante qu'emploie Antoine Léonard Thomas dans son *Eloge de Descartes*. Thomas imagine Descartes, installé au sommet des Alpes, dominant l'Europe physique et morale.

J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes, élevé par sa situation au-dessus de l'Europe entière et plus encore par son génie ; suivant de l'œil la course du Pô, du Rhin, du Rhône et du Danube, et de là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paraît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses ; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices ou entre les pointes des rochers ; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes éternelles de glace, qui semblent jetées dans le vallon des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre¹⁴.

Monter sur le sommet, c'est percer les profondeurs de la terre et les mystères de l'origine. La vision panoramique s'exerce dans la formulation d'une hypothèse sur la formation de la terre, comme fragment détaché du soleil, et dans une réécriture allégorique de la Genèse. Mais à tutoyer l'infini, on en reste pas moins soumis à la maladie et à l'envie.

11. Jaloux de tant de gloire, un monstre au front livide,

¹¹ Voir M. Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières*, p. 493-498.

¹² Le décentrement copernicien pourrait représenter un exil de l'humanité si celle-ci n'imposait sa maîtrise intellectuelle.

¹³ *Œuvres choisies* de Le Brun, t. I, p. 7.

¹⁴ *Œuvres diverses de M. Thomas*, Lyon, chez les frères Perisse, 1767, t. II, p. 37-38. A propos de cet éloge, voir notre note : « Héros de l'esprit. Note sur le Descartes de Thomas », *Orages*, n° 2, 2003, p. 19-26.

De serpents dévoré, de vengeance avide,
L'Envie avec horreur en contemplait le cours :
Elle fuit, en grondant, sa lugubre caverne,
Et vole au sombre Averno,
De deux filles du Styx implorer le secours.

12. « Noires divinités ! un demi-dieu nous brave ;
Il a conquis l'olympé, et me croit son esclave ;
Son titre d'immortel partout choque mes yeux :
Sa vue est mon supplice ! et pour l'accroître encore,
Un marbre que j'abhorre
Consacre mes affronts et ses traits odieux.

Lebrun récusait l'image du nouveau Prométhée, du Titan révolté contre le pouvoir divin, souvent prise au XVIIIe siècle comme modèle de l'homme émancipé des préjugés du passé. Les encyclopédistes, en conflit ouvert avec l'Eglise, se trouvent alors en position prométhéenne. Buffon lui-même ne peut éviter une condamnation, mais il écarte la logique du conflit, il parvient à concilier sa liberté intellectuelle et quelques concessions formelles à l'autorité religieuse¹⁵. Le mouvement d'agression n'est plus de l'homme vers le ciel, mais des petits et des mesquins contre les grands hommes. Avec l'entrée en scène d'une allégorie de l'Envie, le débat idéologique est déplacé sur le terrain moral des aigreurs et des jalousies individuelles. La statue de Pajou concrétise de façon visible et tangible la place de Buffon dans la société monarchique et dans la vie intellectuelle. Les strophes 13 à 21 déploient une imagerie traditionnelle, l'héroïsme redevient guerrier sur terre et sous terre, Buffon est attaqué par l'envie, par la maladie, par la mort, son laboratoire est bouleversé par les « filles du Styx » :

Leur vol a renversé ces tubes et ces sphères
Qui, loin des yeux vulgaires,
Servaient du semi-dieu les sublimes travaux.

L'ombre n'est plus tant l'ignorance ou le conservatisme, opposés aux lumières, que l'empire de la mort et des Enfers. L'intercession de Mme Buffon, décédé précédemment, dramatise le poème et ajoute au lyrisme de l'éloge le thème sensible de l'amour conjugal, qui n'est pas sans rappeler la statuaire funéraire du temps.

22. C'en est fait ! Soudain par l'amour embrasée,
Une ombre, toute en pleurs, du fond de l'Elysée,
S'élançe, et d'Atropos embrasse les genoux.
« Oui, tu vois son épouse, ô fatale déesse !
Pardonne à ma tendresse,
Pardonne à ma douleur de suspendre tes coups.
23. Ah ! garde-toi de rompre une trame si belle ;
Par le nom d'un époux ma gloire est immortelle :
Je lui dois mon bonheur ; qu'il lui doive le jour.
Orphée, en t'implorant, obtint son Eurydice ;
Que ma voix t'attendrisse !
Sois sensible deux fois aux larmes de l'amour ! »

Le discours de Mme Buffon se prolonge jusqu'à la strophe 25, non pas prière proprement religieuse, ou du moins chrétienne, mais prosopopée dans un lexique mythologique, où la femme

¹⁵ Sur ce sens diplomatique, voir le chapitre XIII de Jacques Roger : *Buffon, un philosophe au Jardin du roi*, Paris, Fayard, 1989.

retrouve son rôle d'intercesseur. Le poète lui rend hommage, comme allégorie de l'Amour et de la fidélité, par opposition à l'Envie qui se déchaîne. L'attaque des forces de l'Enfer et l'intervention de Mme Buffon ramènent le demi-dieu à la condition humaine. Le grand homme, au-dessus des petites choses humaines, redevient un individu soumis comme les autres au désir et à l'envie, à la maladie et à la mort. La strophe 20 évoque « la fièvre et l'insomnie ». L'humanisation du héros correspond à l'entrée en scène du poète en tant que tel. Les premières strophes tournaient autour du regard du savant solaire, celui qui savait voir. Cette même strophe 20 commence par un *Que vois-je ?* qui fait entendre le Je du poète. « L'œil vivant », selon la formule qui désigne Wolmar, dans *La Nouvelle Héloïse* et qui correspond bien à la lucidité philosophique de Buffon, devient inversement l'objet d'un regard interrogatif, d'une observation inquiète, d'une attention attristée. Le savoir tout-puissant du grand homme doit être relayé par d'autres figures, celles de l'épouse, du chantre poétique. Le génie solitaire au-dessus du monde laisse place au grand homme sur terre, parmi les siens, dans sa famille, dans son milieu.

28. Puissé-je d'un rayon embellir ta couronne !
Les lauriers sont plus chers quand l'amitié les donne.
Nos cours et nos penchants suivaient un même cours :
Ma lyre osa chanter ton amante immortelle ;
 Mais tu la rends si belle,
Que toi seul as fixé ses augustes amours.
29. Ses autels sont les tiens ; et sa gloire... Qu'entends-je ?
Quel reptile insolent croasse dans la fange ?
Mes chants en sont plus doux ; ses cris plus odieux :
Tandis qu'un noir python siffle au bas du parnasse,
 Pindare avec audace
Vole au sommet du Pinde, et chante pour les dieux ;

Le savant, interprète de la nature et le poète, chantre de cette même nature, œuvrent parallèlement, voire concurremment. Le premier a mené à bien une grande partie de son ambitieuse *Histoire naturelle*. Le second a annoncé toute sa vie un poème en quatre chants, *La nature*, dont seul le troisième sera presque achevé¹⁶. Mais Buffon n'est pas seulement le philosophe et le savant, membre de l'Académie des sciences. C'est un écrivain reconnu comme tel, membre de l'Académie française, auteur d'un morceau sur le style en guise de discours de réception. Le poète en vers ne ménage pas ses compliments en poète en prose, peintre de la nature : « Tu la rends si belle ». L'idéal poétique du temps, représenté par Jacques Delille, est le poème de la nature, le tableau du monde et de ses ressources¹⁷. Buffon et Lebrun prétendent l'un et l'autre au dépassement de la simple description encyclopédique. L'Envie exerce sous la forme d'une figure extérieure une réelle concurrence.

La gloire n'est sans doute plus directement liée à l'héroïsme guerrier, au dévouement militaire, elle le reste à la lutte, au risque, au sacrifice. Les Lumières ont dénoué les liens archaïques de l'héroïsme et du sang, sang reçu et sang versé, au propre et au figuré. Le héros traditionnel se rattachait à une lignée, ou du moins à une communauté, et se manifestait par le sacrifice de soi. Sa grandeur lui permettait d'échapper aux limites de l'individu, il dépassait la peur de la mort pour mieux incarner les valeurs d'une famille, d'une cité, d'une nation, d'une foi. Les philosophes et les savants de l'Antiquité pouvaient relever de ce modèle archaïque, par leur indifférence à une mort

¹⁶ « *La Nature, ou le bonheur philosophique et champêtre*, poème en quatre chants, commencé en 1760, et dont, à l'exception du troisième chant, qui est presque entier, il n'existe que des fragments » (*Œuvres choisies de Le Brun*, t. II, p. 131).

¹⁷ Edouard Guitton, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la nature en France de 1750 à 1820*, Paris, Klincksieck, 1774.

violente. La peinture du XVIIIe siècle a multiplié les Caton et les Sénèque en train de mourir¹⁸. David saisit Socrate en train de parler à ses disciples, la coupe mortelle à la main. Jacques Sablet montre Archimède plongé dans ses calculs, indifférent au soldat qui s'approche, l'épée au poing. Le héros était noble par le sang reçu de ses aïeux ou bien anobli par celui qu'il répandait. Si le héros moderne, le héros de l'esprit continue à se définir par une grandeur supra-individuelle, il devrait échapper à la loi du sang. Sa grandeur ne devrait plus être celle de la mort. Ses valeurs appartiennent désormais à l'humanité entière, à l'esprit humain qui assure une continuité et une solidarité entre les générations, entre les nations. Le Descartes de Thomas se situe symboliquement au cœur de l'Europe, entre la France et l'Allemagne, les pays du Nord et ceux du Sud. Mais la tradition héroïque perpétue l'idée d'un affrontement, guerre de l'esprit contre l'envie, du génie contre les préjugés, de l'homme contre la maladie et la mort. Lebrun consacre une autre « Ode à Monsieur de Buffon sur ses détracteurs » :

Buffon, laisse gronder l'envie ;
C'est l'hommage de sa terreur :
Que peut sur l'éclat de sa vie
Son obscure et lâche fureur ?
Olympe, qu'assiège un orage
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux ;
Tandis que la noire tempête
Gronde à se pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux¹⁹.

Cette belligérance tient à la fois de la permanence d'un modèle ancien et de la nouvelle conception dialectique de l'histoire. L'histoire avance à travers des conflits, dans une dynamique de l'action et de la réaction, application au devenir humain des principes de Newton. Le grand homme ne peut faire l'économie d'un affrontement. La leçon valait bien un poème.

¹⁸ Voir l'exposition *Triomphe et Mort du héros, la peinture d'histoire en Europe de Rubens à Manet*, Cologne, Zurich, Lyon, 1987-88.

¹⁹ *Œuvres choisies* de Le Brun, t. I, p. 12. Thomas ouvre son *Eloge de Sully* par ces mots : « Une triste et honteuse expérience atteste à tous les siècles et à tous les pays que le genre humain est injuste envers les grands hommes qu'il a sous les yeux. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui est grand accable notre faiblesse » (*Œuvres diverses*, t. I, p. 1).